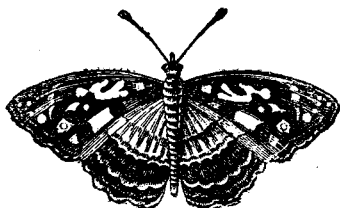


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M<sup>l</sup><sup>o</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## UNE INDISCRÉTION.

Je veux rapporter un fait qui mérite d'être consigné quelque part, car il se rattache à l'étude du cœur humain. C'était il y a peu d'années. J'ai connu les acteurs; permettez-moi de taire leurs noms.

M<sup>l</sup><sup>o</sup> Clarice F. avait atteint l'âge où l'on se marie; elle était douée d'une jolie figure et d'un bon naturel, qualités qu'on ne trouve pas toujours réunies, et qu'elle ne semblait pas disposée à vouloir garder pour elle seule: elle appelait de ses vœux un mari.

Dans une maison du voisinage, où sa vieille tante la conduisait quelquefois, se trouva venir, par hasard, un jeune homme dont les chagrins, bien plus que les années, avaient vieilli les traits déjà peu favorisés de la nature, et auquel on s'accordait à reconnaître, par compensation, du mérite et une sensibilité exquise.

*Quelle jolie personne!* dit tout bas le nouvel arrivant au maître de la maison.

*Qu'il est laid!* disait au même instant la dédaigneuse Clarice à la maîtresse du logis.

Je ne vous dirai pas si l'exclamation du jeune homme parvint aux oreilles de la jeune fille; tout ce que je sais, c'est que le propos peu obligeant de cette dernière lui fut charitablement répété, à quelques

mois de là, un jour qu'il en demandait avec complaisance des nouvelles.

Quoique peu jaloux pour lui-même des avantages de la figure, il fut piqué au vif, parce qu'il avait cru reconnaître, dans l'auteur de cette réflexion incivile, assez de jugement pour discerner les qualités du cœur à travers une enveloppe trop souvent mensongère. Il résolut de se venger.

Ses visites dans la maison où se rendait M<sup>l</sup><sup>o</sup> F. devinrent plus fréquentes; il fit, en sa faveur, violence à la tristesse qui le consumait depuis plusieurs années; il redevint aimable, et c'était près d'elle surtout qu'il déployait toutes les ressources de son imagination d'autrefois.

Une première impression défavorable laisse des traces profondes au cœur d'une jeune fille. Charles eut à lutter contre celle qu'avait produite sa figure. Mais enfin son amabilité l'emporta. On commençait à s'habituer à son sourire, on finit par le regarder avec complaisance. Ses paroles avaient tant de charmes! il était si doux! bref il fut aimé.

C'était le but de son rôle, sa vengeance allait s'accomplir.

L'indifférence et le dédain succédèrent aux prévenances; l'amour de la jeune personne fit place à l'idolâtrie. Alors il s'éloigna... Le cruel! Vous verrez comme il fut puni.

M<sup>lle</sup> F. ne put supporter son absence : elle tomba malade, ses jours furent en danger... Lui, sans s'occuper d'une conquête qu'il avait faite à l'amour-propre et non à l'amour, resta près d'un an sans reparaître, sans même donner de ses nouvelles, et le hasard seul, dit-on, le ramena dans les lieux où son souvenir était resté.

Son amante apprit ce retour; depuis son départ, elle était alitée. Soudain, elle recouvre toutes ses forces, et, le soir même, au grand étonnement de sa famille et de ses amis qui la crurent dans le délire, elle se fit conduire à la maison où devait se trouver son infidèle ami.

— « Charles, dit-elle, en l'abordant, j'ai pensé mourir de votre absence. Je ne saurais plus vivre sans vous... »

— « C'est fâcheux, répondit froidement celui-ci, car je vous estime trop pour espérer faire de vous, ma maîtresse, et j'ai fait le serment de n'épouser qu'une femme aussi laide que moi... »

Cette réponse fut un coup de foudre et un trait de lumière pour la malheureuse enfant. Elle se rappela sa première indiscretion; mais une espérance soudaine releva son courage prêt à faillir, et l'amour lui inspira une résolution héroïque entre toutes les résolutions de femme.

— « Vous serez satisfait, dit-elle... »

Et deux mois plus tard, dans ce même salon dont elle faisait naguère l'ornement, elle reparut aux yeux du vindicatif jeune homme, au milieu d'un cercle nombreux qui ne pouvait la reconnaître, défigurée qu'elle était par les traces récentes de la petite vérole qu'elle s'était volontairement inoculée, et dont elle avait failli mourir.

F.-A. C.

Nous devons à l'obligeante indiscretion d'un ami la communication d'une lettre écrite par M<sup>me</sup> Valmore à une Dame de Lyon. Tout ce qui sort de la plume de cette femme justement célèbre, et dont la modestie égale le talent, nous semble si digne de fixer l'attention que nous ne pouvons résister au désir de communiquer à nos lecteurs le fragment suivant de sa spirituelle épître.

Décembre 1852.

C'est bien dommage, ma bonne P..., que votre maison ne soit pas aussi longue que l'espace triste que je viens de parcourir ! j'y aurais trouvé partout ce doux accueil qu'on regrette toute sa vie, l'obligeance calme et sincère de M. C... Mais je dois rendre grâce au ciel d'un souvenir aussi consolant, qui me restera au milieu de toutes les douleurs de cette vie; car c'est une caresse du ciel même.

Peut-être on vous aura dit le renversement de no-

tre voiture, et ce bruit vous aura *fatiguée*; c'est une des causes qui me font hâter de vous écrire, malgré les embarras où je suis, et les visites, et les lettres, et tout. C'est pour empêcher que ce bruit, s'il vous arrive, ne vous alarme sur moi; j'ai bien pris la chose, et le courage dans l'occasion me revient par bonheur. Ma première nuit dans cette voiture isolée et froide a été bien longue et bien triste. Le lendemain elle a été remplie de 18 voyageurs, presque tous militaires; j'ai appris plus de juremens que je n'en supposais dans la langue française. C'était à enlever la voiture, et je ne dormais pas ! du reste, bonnes gens, à gros manteaux, ce qui nous donnait une tournure d'étuve à fumée de tabac. Mais *je ne crains pas la fumée*. Un temps ! des torrens d'eau, et un vent à renverser une caravane d'éléphants. Ce qui n'a pas manqué, après avoir entendu mille fois ce refrain consolant : « Nous allons verser ! nous versons !... » En effet, dans la quatrième nuit, cette voiture menaçante, chargée horriblement, s'est étalée pour ne plus bouger, mais sans faire de mal à personne, comme un homme ivre qui s'étend dans le ruisseau. — Malheureusement, c'était à trois heures dans la nuit, au milieu de chemins impraticables, et à deux lieues à peu près de la poste. — Il a fallu descendre humblement, à travers la pluie, le vent, la boue, les trous, les pierres, et les imprécations de tous ces bons militaires aux moustaches révoltées. L'un d'eux m'a prise avec un zèle presque tendre, et nous avons erré ainsi, à 18 personnes, trempées, mouillées, roulant jusqu'à une tuilerie qui s'est ouverte pour nous abriter, non pas sans nous avoir pris d'abord pour des voleurs à main armée. Mon pied avait moins de résignation que moi, et je ne sais qu'en faire maintenant qu'il n'y a plus l'ordre d'en haut de marcher ou de périr.

Marceline VALMORE.

## ROMANCE.

Tu l'ordonnes, ma belle amie,  
Puis-je à tes vœux rien refuser ?  
Réveille ma muse endormie,  
Réchauffe-la par un baiser.  
Surtout qu'on ne puisse t'entendre,  
Le moindre bruit nous trahirait;  
Un œil jaloux peut nous surprendre,  
Le bonheur veut être secret.

Crains peu qu'à tous les yeux j'étaie  
Un tableau palpitant d'amour ;  
Découvert, le parfum s'exhale ;  
La fleur se flétrit au grand jour.

Cachons au reste de la terre  
Un repos qu'il nous envierait,  
De nos plaisirs faisons mystère,  
Le bonheur veut être secret.

Que plus jamais ton cœur ne batte  
Lorqu'on chantera mes couplets;  
D'éloges en vain qu'on les flatte,  
De ton silence improuve-les.  
Que l'amour, sur ta joue, éteigne  
La flamme qui la colorait;  
Point de regards que je ne craigne,  
Le bonheur veut être secret.

Pourquoi ce trouble que j'ignore!  
Est-ce un crime qu'une faveur!  
Ah! que ta bouche couvre encore  
De ses baisers mon front rêveur.  
Souris à l'erreux du poète,  
Le monde à ses yeux disparaît;  
Sur tes genoux laisse ma tête;  
Le bonheur veut être secret.

H. C. GAUBERT.

## THÉÂTRES.

Parlez-moi du bénéfice de Rousseau! Voilà un bénéfice présentable! Trois pièces sur lesquelles il s'en trouve une tout à fait bonne! Cela est rare par le temps qui court, même aux Célestins qui ont, pour s'alimenter de nouveautés, huit ou dix théâtres de la capitale, sans parler des auteurs indigènes qu'on a jugé convenable de supprimer radicalement, comme ce pauvre Bellemain de l'*Intérieur d'un Bureau*.

Enfin, tant que l'on nous donnera des pièces comme le *Duel sous Richelieu*, nous n'aurons pas à nous plaindre, ni le public non plus; mais, si jamais on nous en montrait de semblables à l'*Ane mort* et au *Marchand de peaux de lapins*, nous crierions sur les toits à la cabale et à l'injustice.

Revenons donc à ce *Duel* si remarquable sous beaucoup de rapports; sous celui de la partie historique d'abord; ensuite sous celui des caractères et des scènes qui laissent fort peu à désirer. C'est une grande et belle composition où la figure de la duchesse de Chevreuse se dessine en relief de la manière la plus dramatique, à côté de celles de son mari et de l'infortuné Chalais. C'est encore un amour adultère qui forme le nœud de cet ouvrage; mais ici, du moins, il n'y a que de l'adultère moral. Marie aime de toute la puissance d'un cœur de femme; elle aime ce brillant Chalais qui s'expose à mourir une première fois pour venger sa réputation outragée, et qui meurt enfin tout de bon en expiation de son amour qu'elle a partagé. — La péripétie de ce drame est naturelle, et cependant d'un

effet poignant. La scène entre le duc et Marie, lorsque le premier a tout appris par les soins de l'infâme cardinal, est magnifique de position et de détails.

Le *Duel sous Richelieu* est un ouvrage qui perdrait trop à être analysé pour que nous l'essayons ici. Ce serait, du reste, en déflorant l'attrait de curiosité qu'il doit inspirer, nuire aux curieux qui iront le voir, et nous croyons pouvoir prédire qu'il y en aura beaucoup. Nous dirons seulement que M<sup>lle</sup> Faivre a joué, en habile comédienne, le personnage de la duchesse; elle y a trouvé des effets de mots délicieux, et elle a nuancé, avec adresse, les diverses parties de son rôle. Rousseau a représenté Chalais avec beaucoup d'entraînement et une chaleur bien sentie; Adam serait peut-être mieux dans Chevreuse, s'il hâchait un peu moins son débit, et s'il ne prenait jamais des temps de respiration que là où il y a au moins un point et virgule. Cependant il a rendu, avec bonheur, la grande scène du 5<sup>me</sup> acte, et nous le félicitons d'avoir osé s'affranchir de la tenue ordinairement prétentieuse et guindée du drame ancien pour chercher, dans la nature seule, des effets plus dramatiques encore, parce qu'ils sont plus vrais.

À côté de ces belles figures historiques se dessine la mine railleuse et caustique du célèbre abbé de Gondi qui ferrailait à tout propos, quoique attaché à l'église, et que les auteurs ont adroitement encadré dans leur drame. Ce personnage n'a pas été mal joué par un jeune débutant, nommé Louis Roux. Les costumes sont mieux qu'on n'a l'habitude de les voir aux Célestins, et, en définitive, le *Duel sous Richelieu* fera sans doute plus d'une fois battre le public à la porte de ce théâtre.

Nous ne dirons qu'un mot pour mémoire de la *Fille du Soldat*, que le public n'a adopté que grâce au talent, toujours si fin et si pur, de M<sup>me</sup> Herliska.

Quant à la *Grande Aventure* ce serait un imbroglio assez amusant s'il avait un dénouement quelconque. Le rôle de Cliquot est jeté dans un vieux moule de perruquier ou aubergiste bavard, et ce qu'il a de plus comique chez lui est calqué sur le Rascoff de la *Carte à payer*; Breton, qui est drôle partout, a été drôle là dedans, et cela a suffi pour constater ce qu'on peut appeler au théâtre un succès négatif.

— M. Prudent, artiste que l'on regrette vivement aux Célestins, nous a adressé une lettre que nous nous serions fait un plaisir d'insérer il y a trois jours, mais que nous croyons pouvoir nous dispenser de reproduire aujourd'hui, puisqu'elle a déjà été imprimée dans tous les journaux de notre ville. M. Prudent se plaint, avec raison peut-être, que la direction actuelle ait refusé de l'engager pour l'emploi qu'il tenait naguère, et qui est encore vacant. Il nous semble que la présence de Prudent, aux Célestins, serait d'une grande ressource pour la variété du répertoire ancien, et pour la mise en scène des ouvrages nouveaux.

Quant à Berger, nous croyons qu'il a bien assez à faire au Grand-Théâtre, surtout depuis le départ de Delacroix dont il commence déjà à prendre les rôles, pour ne pouvoir consacrer son talent aux Célestins avec assez d'assiduité. On dit cependant que des arrangemens ont été pris avec lui pour tenir l'emploi de Prudent; ceci est une question d'argent qui ne nous regarde pas. Nous ne discutons que l'intérêt de l'art, et, sous ce rapport, nous croyons que Prudent ne serait pas de trop aux Célestins, même avec Berger; car ce dernier ne pourra pas, malgré toute sa bonne volonté, se multiplier chaque soir pour jouer en même temps aux deux théâtres, et il y en aura alors nécessairement un qui souffrira de son absence. Ceci est clair comme deux et deux font quatre; nous sommes étonnés que la direction n'y ait pas songé; d'autant qu'il n'y a pas de difficultés plus faciles à surmonter que celles qui se lèvent avec de l'argent, et celle-ci nous paraît de ce nombre. Prudent d'ailleurs fera, nous le croyons du moins, gagner en quatre représentations, à la caisse administrative, le montant de ses appointemens. Sa rentrée serait donc une bonne affaire pour tout le monde.

— Berger, qui ne recule devant aucune difficulté quand il s'agit des plaisirs du public; Berger que nous avons vu tour à tour dans la comédie, dans l'opéra et dans le vaudeville, et qui n'a été déplacé nulle part; Berger qui est à lui seul presque toute une troupe, et que l'on pourrait appeler le comédien universel, a joué dimanche Buridan, dans *la Tour de Nestlé*. C'était une rude tâche, il faut en convenir, que de venir couvrir ainsi un succès encore tout chaud; Eh bien! il a eu le bonheur d'y réussir. Sans copier son prédécesseur, il a eu un ensemble satisfaisant et des effets bien calculés; il a pris le rôle plus en dedans, et s'il a laissé à désirer dans certains passages, il y en a d'autres où il n'a mérité que des éloges; quand il aura joué Buridan deux ou trois fois, nous croyons qu'il le possèdera encore mieux. Ce rôle est du reste un de ceux qui *portent* l'acteur, et dans lesquels le talent semble grandir avec les situations. Nous en souhaitons souvent de pareils aux artistes et au public.

## GALERIE LYONNAISE.

### DELPHINE.

Delphine a eu sous les yeux la conduite de sa mère; elle croit que le bonheur de la vie est dans les intrigues d'amour. Elle en a le goût; elle en prendra l'habitude. Elle a entendu faire des plaisanteries sur l'état du mariage; elle a vu aux promenades, au spectacle, des femmes galantes bien parées, et recherchées, du moins par les hommes: elle a envié leur sort. On lui a dit: Voyez-vous Caroline? elle est charmante, elle

est heureuse; son ami ne la laisse manquer de rien. Si elle s'était mariée, elle n'aurait point eu tant de liberté, tant d'aisance.

Delphine a été caressée, flattée par les amies de sa mère, et sa mère n'avait guère pour amies que des femmes vivant libres des chaînes du mariage. — Le pis-aller, quand on a su prendre de l'empire sur l'homme avec lequel on vit, est de finir par l'épouser. — Voilà ce que Delphine a vingt fois entendu dire. Elle a donc pris un ami; c'était renoncer au mariage. Cet ami a été infidèle; celui qui lui a succédé le sera peut-être bientôt. Ils ont l'air de s'aimer. Delphine est jolie: son ami est moins sensible à ses caresses calculées, qu'aux complimens qu'on lui fait sur sa conquête. Les jeunes gens n'ont point avec Delphine le ton respectueux, les égards qu'elle semble exiger. De jeunes personnes avec qui elle voudrait se lier s'éloignent d'elle avec une sorte de dédain; leurs mères ne rendent point à la sienne les visites qu'elles en ont reçues. Cela lui fait de la peine. Elle tâche de se soulager en pensant qu'elles sont hautaines et impertinentes... Elle ne conçoit pas la supériorité qu'on peut avoir sur elle. Son caractère s'aigrit; elle n'a de plaisir qu'en public, lorsqu'elle se voit courtisée par ceux qui ne la connaissent pas.

Delphine, vos chagrins commencent. Fussiez-vous mère, vous ne jouirez pas de tous les plaisirs de la maternité. Encore quelques années, et vous reconnaîtrez que, malgré la médiocrité de votre fortune, vous pouviez mieux faire que d'augmenter le nombre des femmes à la mode.



### Bulletin des Modes.

On fait des robes de bal à corsage décolleté, manches et poignets nouveaux recouverts, à leur partie supérieure, d'un jokey en satin; la jupe montée à gros plis autour de la ceinture. Un rouleau en satin pareil se pose à la hauteur des genoux, et recouvre une garniture de blonde découpée à dents arrondies. On devra froncer la blonde au jupon, afin de donner au vêtement plus d'élégance et plus de légèreté.

L'étoffe adoptée depuis peu, à Paris, pour les robes de toilette est le gros de naples *carise*. Les petits sacs *Héloïse*, en velours rouge, violet ou vert, ornés de glands d'or et richement brodés, sont en grande faveur depuis le jour de l'an où ils ont été donnés pour étrennés.

— Le nouvel écrit de Châteaubriand, sur la prisonnière de Blaye, et la brochure de M. Eugène Dufaïtelle, sur son acquittement à la Cour d'assises, se trouvent, à Lyon, chez Bohaire, rue Puits-Gaillot, et Baron, rue Clermont.